

Bulletin mensuel de
l'Académie des sciences et
lettres de Montpellier

Août 1925 - Janvier 1926

BULLETIN

DE

L'ACADÉMIE DES SCIENCES

ET LETTRES

DE MONTPELLIER



MONTPELLIER
IMPRIMERIE EMMANUEL MONTANE
Rue Ferdinand-Fabre et Quai du Verdanson

1926

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 753102321631 1

Discours de M. Gautier

MESSIEURS,

Ma dette envers votre Compagnie était déjà bien lourde. Mais au point où elle se trouve maintenant, quel espoir de l'acquitter jamais ? Aussi, pour en moins sentir le poids, dois-je me dire que, par l'insigne honneur qui m'est fait aujourd'hui, l'Académie semble vouloir, tout en décuplant mon dû, m'en délivrer. Et d'ailleurs, un professeur d'humanités oublierait-il l'opinion des Anciens sur les bienfaits : l'obligé s'attache qui l'oblige par les faveurs même qu'il en reçoit ? Ainsi, Messieurs, ma gratitude porte également sur un avenir dont m'assure votre bienveillance présente.

Ce n'est pas une moindre grâce que de se voir si doucement contraint à se juger. Sur ce point toutefois, vous me permettrez un aveu. Au moment de battre mon « non sum dignus », ma main s'est arrêtée en route, suspendue par la réflexion. Pause de courte durée, puisque la réponse à ma question intérieure m'était fournie par l'Académie elle-même. Par deux fois, elle a daigné m'appeler à témoigner dans son exaltation publique d'un Dante, puis d'un Ronsard. Mais au nom de qui ce témoignage ? En mon humble nom personnel ? Certes pas, mais bien plutôt, et exclusivement, à titre de mandataire. Il fallait intervenir pour une jeunesse dont on se maintient rapproché, sinon par... la jeunesse — car de nos jours pour être jeune, il est bon d'avoir vraiment vingt ans — du moins par le désir de la pénétrer, l'intelligence qu'on en obtient du ciel, d'elle ou de son propre effort, enfin le goût, peut être blâmable, de la suivre, dans lequel celui qui vous parle se confesse fort endurci.

La seconde de ces flatteuses occasions me montrait investi d'une mission plus précise encore. J'y représentais le groupe de l'*Ane d'Or*. Vous ne consentez pas, Messieurs, à ignorer les services rendus à votre province par ce groupe, et par cette sorte de bureau d'échanges qu'il a établi entre le Languedoc et les multiples centres de la culture contemporaine. Au contraire, vous avez sans cesse reconnu son œuvre, depuis le jour où vous vouliez

bien ouvrir une de vos séances au regretté Paul ARNAUD, principal fondateur de la Revue. Par un mandat nouveau, solennel et strict, je prie l'Académie d'accepter notre très respectueuse reconnaissance.

Cependant, une dernière remarque s'impose à moi. Après DANTE, — RONSARD, d'une autre race poétique la tête et le prince. En me choisissant pour le célébrer, laissez-moi croire, Messieurs, que vous pensiez en plus encourager, non quelques essais de réalisation, mais une foi qui ne fait pas mystère d'elle-même dans la poésie, dans son rôle au plus haut de l'homme, dans sa liaison avec les suprêmes facultés intellectuelles, dans ses destinées en tant de langage de l'Esprit.

Ni semblables idées, ni pareils termes ne sauraient plus surprendre. Et dans cette Académie, où je m'honore tant de retrouver le Maître qui m'a rendu accessible l'intimité de nos chefs-d'œuvre et livré la méthode la plus efficace pour en faire sentir à d'autres les beautés, il m'est infiniment précieux, par ailleurs, d'accuser l'influence d'un homme auquel va ma piété, piété fondée sur raisons distinctes, et aussi prête à rendre compte de ses motifs que du choix initial où ils étaient impliqués.

C'est, en effet, délibérément que j'ai demandé à l'auteur de *Charmes* des directions, une ligne esthétique, un patronage, mais non pas recherché à la façon de ces jeunes gens de Rome qui ne s'agréaient à la cohorte de l'« Imperator » que pour tirer leur fortune de celle du chef. Non, le gain promis est ici tout autre. C'est, en somme, cette « poésie pure » dont la notion s'éclaire plus par une lecture du *Narcisse* que par les meilleurs... éclaircissements. Et je sais bien qu'on en pourrait dégager la conception ou une certaine pratique chez MALLARMÉ, et même plus ancien que lui. Mais y trouverait-on cette solidarité nouée, ce pont jeté entre le lyrisme et la spéculation, le chant et l'intellect; cette description enthousiaste et rigoureuse du monde des idées; ce fruit d'or d'une enquête perpétuellement conduite hors de soi et en soi sur les lois fixes de l'intelligence autant que sur ses avatars, ses traverses, ses promotions; une langue qui rejoint en des rapports étonnants, dictés par la découverte spirituelle, les termes les plus légitimes du français, rendus fréquemment à leur plénitude latine; un pouvoir merveilleux de créer des mythes; celui de ramener à leur intégrité native les images; des rythmes

empruntés pour la plupart aux plus belles époques de notre poésie strophique; éléments venus des domaines où on les rencontre dans leur perfection, et dont la fusion a donné cet art unique, qu'il conviendra de définir comme un complexe d'excellences?

Il ne m'appartient évidemment pas de préjuger quelles révélations va apporter Paul VALÉRY à l'Académie Française — votre doyenne — au jour prochain de sa réception. Mais ne pensez-vous pas, Messieurs, que, dans ces circonstances, notre illustre compatriote ne manquera pas de rappeler quelques-unes des formules par lesquelles il a si fortement caractérisé la « Crise de l'Esprit? »

« On peut dire que toutes les choses essentielles de ce monde ont été affectées par la guerre... *Mais parmi toutes ces choses blessées est l'Esprit.* L'Esprit est, en vérité, cruellement atteint; il se plaint dans le cœur des hommes de l'esprit et se juge tristement. Il doute profondément de soi-même. »

« La classification des régions habitables du monde tend à devenir telle que la grandeur matérielle brute, les éléments de statistique, les nombres — population, superficie, matières premières — déterminent enfin exclusivement ce classement des compartiments du globe. »

Je me plais à imaginer que, se tournant alors vers ses nouveaux confrères, mon Maître ajoutera: « Porter remède à ce mal, refaire à l'Esprit son Europe, — la tâche incombe à des institutions telles que la vôtre. Détenteurs de secrets hérités, prêts à mettre la sagesse au service de l'action, que leurs membres se tiennent en sympathie et en union avec le monde moderne: ils le feront, eux, conformes à l'Esprit! »

Parmi ces bons ouvriers, nul n'aurait travaillé avec plus d'ardeur, de clairvoyance, d'allégresse que celui d'entre vous, Messieurs, auquel j'ai l'honneur et la confusion de succéder, M. KUHNHOLTZ-LORDAT. Ce nom seul évoque une tradition de science et d'activité heureusement continuée sous nos yeux. Elle n'a jamais été interrompue depuis le temps où se faisait peindre le romanesque Homme Bleu dont mon éminent prédécesseur vous entretenait, au cours d'une lecture sur ce charmant village d'Alignan-du-Vent qui semble lui-même baptisé par un LA FONTAINE ou un PERRAULT. M. KUHNHOLTZ-LORDAT trouva cette double inclination dans son berceau et dans ses archives; il la

confirma dès le Collège et à l'École de Saint-Cyr, où il entra en 1878, à dix-huit ans. Mais quelques-années plus tard, il se séparait de l'armée, à laquelle il devait donner l'un des siens, donné à l'armée, et, en un sens plus douloureusement complet, donné à la France. A partir de 1886, ce sont nos grandes entreprises régionales qui sollicitent l'emploi de ses facultés de savant et d'organisateur.

On parle aujourd'hui volontiers des « capitaines d'industries », et l'image qu'on en trace, aussi peu attirante que simpliste, ne vaut pas, à beaucoup près, celle de ce grand honnête de France et du Midi, à sa table, se divertissant de travaux qui créent moins sa richesse que celle d'une population, s'en distrayant par quelque ouvrage de philosophie, la lecture des Pères, ou l'attention sagace et enchantée qu'il prête à un timbre longtemps attendu. Parallèlement, M. KUHNHOLTZ administre ou préside — sans parler des œuvres de bienfaisance — les quatre mines réunies de Graissessac, la Banque de France à Montpellier, le Syndicat Agricole, la Société Centrale d'Agriculture, et, comme seuls les vrais travailleurs, il sait avoir des loisirs.

Il est vrai que pour lui le mot est synonyme d'étude. La même application (et la même intuition) tantôt dirigée sur un établissement à contrôler, un vignoble à accroître, il l'affecte à feuilleter l'armorial de GASTELIER DE LA TOUR, en quête des blasons du Languedoc, ou à réunir non seulement une collection, mais encore une expérience incomparable de la plus poétique peut-être des branches de la curiosité, la philatélie. A l'Académie revient une place de choix dans ses occupations et ses affections. Mais, entre les travaux qu'il lui donne et qu'il m'a été permis de lire, quelle diversité de sujets et de points de vue ! De cet esprit, de cette existence, chacun est le juste reflet de l'autre, et sur tous deux pourrait s'inscrire la devise valérienne : variété.

Il n'est pas rare de voir les cerveaux de cette nature, surtout quand ils se sont familiarisés de bonne heure avec les mathématiques, désirer ou tenter d'introduire de l'unité dans leur vision si riche de l'univers. Ils rêvent en particulier d'un langage commun permettant de réduire à un même système de signes des phénomènes d'ordre différent. M. KUHNHOLTZ a démontré par son ouvrage « l'Amour en figures » que les faits de la vie

humaine ne faisaient que gagner en clarté à être traduits par les symboles de la mécanique. Une insuffisance vraiment honteuse m'interdit d'apprécier les qualités scientifiques de ce petit traité. Mais je puis bien dire que si M. THIBAUDET l'avait connu il n'aurait pas reproché aux auteurs d'ouvrages sur l'Amour de ne sembler considérer qu'un seul objet, et un objet passif, au lointain, à la cantonnade, alors qu'en amour « on est assez souvent deux ». Je puis bien admirer les commentaires si originaux des biologistes ou des psychologues par ce mathématicien que la géométrie ne dérobe point à la finesse. Je puis bien juger, par le style et l'analyse, que M. KUINHOLTZ, dont j'ai connu une affabulation inédite sur Garibaldi à Agde, aurait pu joindre à ses diverses activités celle du conteur. Et à chaque tournant de page il m'est loisible de constater quelle nourriture il avait puisée dans les livres saints ou dans les ouvrages de ce Stanislas DE GUAITA dont on a écrit « qu'il s'enfermait dans la catégorie de l'Idéal ».

Mais je touche ici à la plus véritable « unité » de l'homme. Elle est dans les profondeurs. Elle consiste essentiellement en une impossibilité foncière à ne pas considérer toutes choses humaines d'après leur fonction morale. Voyez dans la « Chronique Industrielle » ce producteur dire leur fait, au nom des intérêts de la terre et de la mine, à ceux qui abandonnent la pioche pour la plume et qui trahissent leur destination. Voyez encore comme ce caractère soutient logiquement tant d'œuvres, de conseils ou de contributions de toutes sortes : une œuvre est belle d'où sort le bienfait.

Nulle part cette gravité, qu'il faut bien appeler religieuse, ne se marque plus que dans les allocutions prononcées par M. KUINHOLTZ durant la guerre ou l'armistice. Il est de ceux pour qui la guerre a été un événement de vie intérieure. Quand le cercle présidé par lui veut commémorer ses morts, il est aisé à notre confrère de leur prêter des paroles mystiques ; il les comprend dans l'au-delà, comme on comprend l'au-delà lorsque, suivant le mot de BARRÈS sur GUAITA, on mêle à tous les actes de sa vie « le sentiment religieux le plus noble, le plus facile, le plus libre dans son développement ».

Je pourrais terminer sur cette phrase, en ajoutant qu'elle atteint mon prédécesseur en plein cœur de l'être. Mais je me

reprocherais de n'avoir pas assez dit combien il fut l'homme de son pays natal et que par là également sa place était bien indiquée au milieu de vous. C'est lui, Messieurs, qui vous disait un jour à propos des « tendances régionalistes. » : « Les vaillants champions de cette cause émancipatrice, qui ont honoré et honorent encore notre Université, nous ont montré par leur œuvre de propagande tout ce qu'on peut attendre d'une réorganisation régionale ».

Voilà, n'est-il pas vrai, des mots sous lesquels on n'aurait pas à chercher longuement pour mettre un nom.

Et ce sera, Messieurs, la seule allusion que j'aurai voulu faire à quelqu'un qui ne m'en pardonnerait pas de plus directe, mais à qui, tout autant qu'à votre président, on sait quels sentiments me lient.

C'est sur ce rappel d'amitiés indélébiles que je vais clore un trop long discours, mais aussi sur la promesse de prendre à vos travaux la plus large part.

MESSIEURS,

A la table de l'Académie platonicienne il n'y avait, dit-on, que vingt-huit places. Je remercie les dieux que la vôtre en compte un plus grand nombre, puisque vous pouvez ainsi réunir à ceux qui se distinguent ceux que vous voulez distinguer.

Réponse de M. Thomas à M. Gautier

Vous me permettrez, Monsieur, de rendre grâce tout d'abord à notre président de la section des Lettres, à l'obligeance duquel je dois la mission, qui lui revenait de droit, de répondre à votre compliment. — Ma responsabilité s'en trouve accrue, et aussi mon embarras : car ne vais-je pas céder trop aux sentiments qui m'ont fait souhaiter de vous répondre ? — ou, si j'y résiste, courir le risque de vous rétorquer avec maladresse la ruade sans pitié de l'Ane d'or ? — La sagesse montpelliéraine, qui trouve dans notre Compagnie un de ses asiles les plus assurés, me gardera, je l'espère, de l'un comme de l'autre excès.

Cette sagesse me commande de me hâter pour rappeler, et vous en faire honneur, votre origine cettoise. Car l'éloge de Cette et

des Cettois, depuis qu'on a découvert Paul VALÉRY, devient une banalité.

Malgré la grande part que les Montpelliérains ont pu prendre jadis à la fondation et au progrès de la ville de Cette, Cette n'est pas un faubourg de Montpellier. Créée par un acte de la volonté réfléchie d'un grand roi; conquise sur la mer, l'étang, le grau et la montagne; battue des vents et des vagues; — mais protégée par un brise-lames; éclairée d'un phare; disposée en canaux, quais, places et rues; dressant aux divers étages de son acropole son fort, son église, son sémaphore et sa chapelle de Saint-Clair: cette ville est une vivante leçon de calme assurance et d'activité bien ordonnée; — à quoi le caprice des flots, l'esprit aventureux et un peu corsaire des matelots et des marchands, et la jeunesse même de la ville mêlent une fantaisie un peu bruyante et une exubérance un peu débordante...

Mais Montpellier est auprès de Cette: et la fougue cettoise y vient volontiers trouver des règles et une discipline. Dans le paysage mélancolique et grave du Jardin des Plantes; — ou au Peyrou dans « cet empire tranquille de l'horizon qu'il donne aux regards », comme l'écrit le Cettois Paul VALÉRY. — Sur cette place de la Canourgue où JEAN-JACQUES suivait les jeux des étudiants, deux siècles avant que l'étudiant cettois Henri GAUTIER y déjeunât de souvenirs et d'espérances. — Dans ces Ecoles encore, où l'on n'apprend, il est vrai, que ce que l'on aurait sans doute pu apprendre ailleurs; mais où il semble que, malgré la diversité des maîtres qui passent, il demeure, sous le tilleul et les lauriers-roses, un esprit qui ne souffle que là, et dont celui qui l'a une fois reçu garde à jamais la leçon d'activité discrète, d'allégresse mesurée, de distinction et de probité.

Comme votre maître Paul VALÉRY, vous êtes venu de Cette à Montpellier. Vous êtes, demeurant Cettois, devenu Montpelliérain. Et non point seulement par circonstance, et pour la courte durée de vos études; car c'est un choix réfléchi, et comme un appel secret qui, alors que vous auriez pu parcourir ailleurs avec le même éclat et le même succès la carrière que vous avez entreprise, vous a, très tôt, ramené auprès de nous.

Cettois de naissance et de cœur, Montpelliérain de choix, vous voulez aussi — vous prétendez demeurer *jeune*: et venir parmi

nous comme représentant et mandataire d'un « Groupe de jeunes. » Soyez-en félicité, monsieur : n'est pas toujours jeune qui veut. Vous vous dites quelque part contemporain de la Tour Eiffel, — qui n'est pas d'hier tout à fait et qui déjà « date » un peu : car depuis qu'on l'éleva pour une Exposition Universelle, il s'est passé bien des choses, et pas seulement une autre Exposition Universelle.

Tout de même il est certain que la génération de 1889 a, sur celles qui l'ont précédée, l'avantage d'être née plus dégagée de la stupeur et du découragement de la défaite ; d'avoir, du coup, fait plus de confiance à la vie ; d'avoir pu, en conséquence, quand elle eut grandi suffisamment, prendre sa large part de cette « renaissance de l'orgueil français » qui nous fut, il y a douze ans, si utile, — et de ce renouveau dans la littérature et dans l'art dont cette Tour en matériaux inaccoutumés, quelques bâtisses à son entour, le symbolisme et les fontaines lumineuses étaient des signes particulièrement remarquables...

Il vous en reste, au seuil de l'âge mûr, cette volonté de jeunesse, c'est-à-dire cette confiance dans la durée et dans la vie qui vous empêche de voir le point final de toute activité spirituelle au point final des programmes officiels selon lesquels vous enseignez ; — et qui vous fait si heureusement accueillant aux générations qui suivent la vôtre, si curieux de leurs efforts, si soucieux de leurs tendances.

Vous avez, dès longtemps, retenu l'attention de notre Académie. Il nous eût été facile de vous accueillir plus tôt : le professeur d'humanités avait, semble-t-il, sa place toute marquée à notre section des Lettres. Pourtant vous avez attendu. Cette attente que l'on vous imposa est toute à votre louange. Notre érudit et spirituel confrère Pierre VIALLES, historien de la Cour des Comptes, Aides et Finances de Montpellier, vous raconterait mieux que moi que, dans cette Cour Souveraine, on recevait « sur la finance » celui qui pouvait acheter l'office, et on lui donnait le droit de porter la robe noire ; et qu'on n'accordait la robe rouge qu'à celui qui ayant, outre l'argent, les titres et le savoir, était reçu « sur la loi ». — Nous vous avons reçu, monsieur, « sur la loi ».

Après une épreuve de quatre années, qui nous avait paru décisive dès notre première rencontre, quand vous voulûtes bien

participer au troisième tercet de notre poème jubilaire en l'honneur de DANTE par votre « Exaltation de Béatrice », — mais qu'il nous a convenu de poursuivre au cours de ces années fécondes où se mûrissaient et se manifestaient sous tant d'aspects votre talent et votre personnalité.

Nous aurions pu appeler à nous jadis le professeur Henri GAUTIER : il nous est agréable d'accueillir aujourd'hui M. Henri GAUTIER DU BAYLE.

Imaginé de loin par quelque lecteur de l'*Ane d'Or*, M. Henri GAUTIER DU BAYLE est un homme de lettres.

Critique exact, informé, décisif et un peu redoutable, s'il applique aux ouvrages de l'esprit et à leurs auteurs l'acuité de vision et la rigueur d'analyse qu'il mit un jour à décrire, en ses trois états, le visage de chair de Paul VALÉRY.

Poète volontairement valéryen de forme et d'inspiration, mais se tenant, — comme le « Compagnon de SIBIUS », — à distance (au long d'un orbite qu'il met un demi-siècle à tracer), — s'il brille, pourtant, du même feu.

Essayiste délicat, traduisant de TACITE l'aventure politique de la courtisane EPICCHARIS avec un art nuancé, où la réminiscence volontaire d'écrivains de jadis et d'hier n'est que le filtre au travers duquel sourdent le bruissement des impressions et le frémissement de la vie.

Mais nous qui avons la bonne fortune, vous ayant pu lire, d'avoir pu aussi vous entendre ; — nous qui avons applaudi à ce que certains appelaient votre audace : quand vous avez mis votre nom haut d'un pied sur une affiche pour convier le public à venir — non pas vous voir, comme font certains orateurs de renom — mais écouter ce que vous aviez à lui dire ; nous qui avons pu faire notre profit de votre lumineuse, subtile et adroite exposition du freudisme, ou de votre commentaire si curieusement discursif de la jeunesse de Maurice BARRÈS : — nous avons reconnu en vous l'un des nôtres, je veux dire un « amateur » montpelliérain.

Et vous sentez bien, Monsieur, tout le prix qu'il me plaît d'attacher à cette qualité.

Vous en prêtez, d'ailleurs, la marque, et vous en donnâtes l'emblème le jour que vous découvrites une secrète concordance,

et un mystérieuse harmonie, entre vos modes d'expression littéraire et l'une de nos rues de Montpellier.

Cette rue du Bayle que vous illustrez déjà, monsieur, vous savez que c'est une rue orbe; c'est-à-dire qu'elle ne va pas tout bêtement droit devant elle, mais tourne languissamment d'un bout de la rue Draperie-Saint-Firmin à l'autre bout, donnant au passage un regard vers la rue Ranchin, conduisant entre les murs inégaux de ses vieilles maisons, à l'abri du vent et du bruit des confusions criardes de la Halle, aux somptuosités calmes du Peyrou; — mais laissant voir par dessus ses toits tranquilles le plus beau ciel d'azur profond... Vous lui ressemblez, monsieur, — comme ressemblent à leur rues, pareillement silencieuses et sinueuses, tant d'autres amateurs montpelliérains qui ont pu fixer sur leurs bords l'asile de leur pensée ou de leur recherche...

Mais vous ne nous venez point seul: je veux dire que vous vous présentez à nous comme le mandataire d'un « groupe de jeunes ». Il nous est agréable de vous accueillir aussi à ce titre. N'est-ce pas déjà au nom de ce groupe littéraire de l'*Ane d'or* que nous vous avons demandé de prendre part, l'année dernière, à notre exaltation de RONSARD? — Vous l'avez su faire d'une façon particulièrement heureuse, en présentant à nos invités et à nous-mêmes la Pléiade comme une « école de jeunes ». Mais vous avez, du coup, rempli notre attente et donné la leçon que nous attendions.

Si les doctes assemblées comme la nôtre paraissent parfois se méfier de la jeunesse, c'est qu'il fut, pendant un temps, de mode parmi les jeunes de se présenter en démolisseurs farouches, iconoclastes sans respect, bohêmes affranchis des règles, vagabonds de corps et d'esprit, ne trouvant l'inspiration nouvelle que dans l'héroïque fréquentation de la vache enragée... Ah! qui dira jamais le mal que nous a fait — jusqu'à hier — une fausse et déplorable caricature de romantisme!

Mais vos jeunes compagnons de l'*Ane d'or*, étant Montpelliérains, n'ont point, en dépit de leur jeunesse, de ces outrances aujourd'hui périmée. Il nous a plus d'entendre leur doyen — je n'ose dire leur mentor — chercher « le plus sûr enseignement que les jeunes doivent à la Pléiade » dans l'exemple, de sa *vertu*,

qui l'a, nous dites-vous, guidée « vers le retour à la véritable intelligence et à la saine imitation des modèles permanents: ces prétendus émeutiers nous ramènent à l'ordre humain ».

Nous souhaiterons donc le même chemin vers l'ordre à cette jeune école surréaliste, pour laquelle vous avez des curiosités sympathiques, et qui s'amuse à injurier la France dans une si belle langue française...

Cette bonne et claire langue les gardera, certainement, de succomber à ce nomadisme intellectuel qui, plus encore que le vagabondage romantique, serait un danger pour les écoles de jeunes si, comme jadis RONSARD et les siens, l'on n'avait recours aux « modèles permanents », si l'on n'était, heureusement, nourri par la sève de la tradition, et

... le pied retenu
Par la force du site...

Cette force, vos amis de l'*Ane d'or* et vous-même la trouvez, pour une part — et sans même que vous l'ayiez cherchée — dans la vertu de l'esprit montpelliérain. Cet esprit est lent à l'enthousiasme, et se méfie des vaines clameurs. Il n'accepte point toutes faites les opinions, même les mieux autorisées.

— C'est un maître, nous dit-on. — *Saïque*, répond la bonhomie souriante mais critique du Montpelliérain. — C'est un chef-d'œuvre! — *S'hou dis*, dit en se réservant la prudence montpelliéraine, qui veut voir, savoir et, s'il se peut, comprendre avant de se prononcer.

Mais quand l'esprit montpelliérain a connu, apprécié, jugé tout à son aise et par lui-même, c'est alors que se manifeste la qualité — non point expansive et toute en surface, mais solide et en profondeur — des amitiés montpelliéraines.

Vous les retrouverez ici, monsieur, dans cette Compagnie déjà deux fois séculaire, et qui prétend demeurer jeune par son incessant renouvellement. Vous l'aidez à garder et à enrichir la tradition dont elle est fière, à poursuivre en la perfectionnant la mission qu'elle s'est donnée, qui est le maintien, le développement et l'exaltation sous toutes ses formes de l'esprit montpelliérain.

Allocution de M. G. de Chapal d'Espinassoux

Président de la Section des Lettres

MESSIEURS,

J'avais trop le souci de l'agrément de l'Académie pour ne pas m'effacer devant l'initiative de M. le professeur THOMAS, en lui abandonnant, quoi qu'il m'en dut coûter, l'honneur et le plaisir de répondre à M. Gauthier.

Mais j'ai trop le sentiment de ce que je dois à M. KUHNHOLTZ pour ne pas revendiquer le privilège de le saluer aujourd'hui devant vous.

M. GAUTHIER vous a entretenus, mieux que je ne saurais le faire, des travaux de son prédécesseur.

L'Académie comprendra donc que je cède au désir de passer sous silence le collègue, afin de me consacrer, sans partage, au souvenir ému de l'ami.

Je voudrais exprimer en peu de mots, ce qui, aux yeux de ceux d'entre nous qui connurent son intimité et sont restés inconsolés de sa perte, faisait le charme de sa personnalité.

Gérard KUHNHOLTZ avait, dans le caractère, la grâce qui souriait dans ses yeux.

La grâce est, par essence, une qualité féminine : LA FONTAINE a écrit qu'elle est plus belle encore que la beauté.

KUHNHOLTZ, en la fortifiant avec mesure par une ironie indulgente et spirituelle, en avait fait une qualité virile.

Elle a éclairé toute sa vie.

Dans sa première jeunesse, elle rayonnait, alors que, officier impeccable, il portait avec élégance l'uniforme bleu de ciel des chasseurs à cheval.

Plus tard, lorsqu'il fut définitivement fixé à Montpellier, elle rendait exquise l'hospitalité de son hôtel de la rue Puits-du-Temple.

Plus tard encore, dans son âge mûr, quand il présidait un conseil d'administration ou la réunion générale d'un cercle, elle était tellement irrésistible qu'elle désarmait toute contradiction.

Gracieux, il l'était dans ses causeries étincelantes, où, pour

réjouir son interlocuteur, il jouait aimablement avec des paradoxes, dont il n'était jamais la dupe.

Gracieux, il l'était dans sa correspondance, comme dans le style de ses communications à l'Académie.

Ni les difficultés sociales, aux jours où nous sommes, de la carrière d'administrateur; — ni les lourdes responsabilités de l'entreprise qu'il dirigeait, après l'avoir relevée; — ni les déceptions de la vie; ni la plus cruelle des pertes infligées par la guerre, — n'avaient altéré son affabilité, et gracieux il est resté jusqu'à l'heure suprême.

La mort, dont LA ROCHEFOUCAULD a dit que, pas plus que le soleil, elle ne peut se regarder fixement, il l'a accueillie avec un sourire.

Après de tendres recommandations aux siens, ses dernières paroles ont été: « Je ne croyais pas qu'il fût si facile de mourir... » Et cette fin sereine fait songer au vers de Lamartine:

« C'est ainsi qu'il mourût, si c'était là mourir! »
